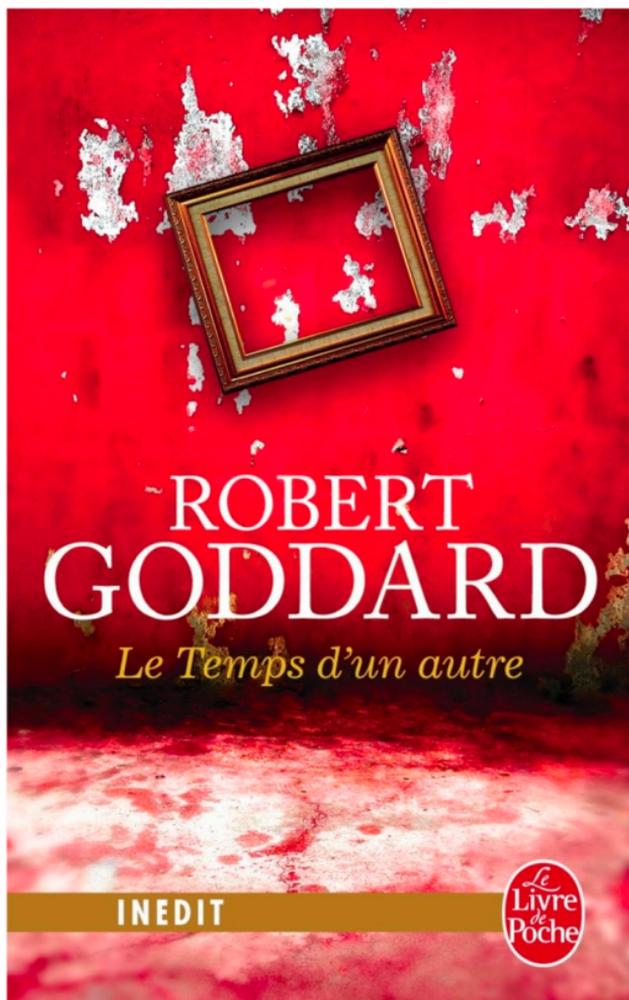


le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Le Temps d'un autre

Robert Goddard



ROBERT GODDARD

Le Temps d'un autre

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR PASCAL LOUBET

LE LIVRE DE POCHE

Prologue

Tout commença il y a plus de trois ans, par une radieuse soirée au cœur de l'été. Vous le savez, évidemment. Vous connaissez tous les tenants et aboutissants. Mais pas les raisons. Pas encore, en tout cas. Moi si. Je comprends tout l'enchaînement de causes et d'effets menant de ce jour-là à celui-ci. Je peux les considérer en totalité comme un oiseau de proie planant dans le ciel au-dessus du paysage environnant. Je peux voir toute la longueur de la route tortueuse que j'ai suivie de ce moment à aujourd'hui. Il n'y a pas de sortie que j'aurais pu prendre, pas de carrefours où j'aurais pu changer d'itinéraire. C'était voué à finir ainsi depuis toujours. Un avenir devient inévitable dès l'instant où il touche le présent.

Vous savez tout cela, ou du moins vous le pensez. Et maintenant vous dites que vous voulez comprendre. Très bien. De toute évidence, je dois essayer d'expliquer. Pas d'excuser; pas d'atténuer; pas de disculper. Tout au plus expliquer. Tout au plus dire toute la vérité pour la première fois. Comme je vais le faire. Comme je le dois. C'est alors que vous comprendrez. Pour la même raison. Vous dites que vous voulez la vérité. Très bien. Vous allez l'avoir.

1

Tout commença il y a plus de trois ans, par une radieuse soirée au cœur de l'été. J'avais quitté Knighton ce matin-là pour ce qui était prévu comme une randonnée de six jours le long de la moitié sud de la levée d'Offa. J'ai toujours trouvé que je réfléchis mieux quand je marche seul. Et puisque j'avais beaucoup de sujets de réflexion à cette époque, une marche vraiment longue me permettrait sûrement de réfléchir bien et clairement. Je commençais à être cerné par des décisions qui se faisaient passer pour des choix. L'âge mûr pointait le bout de son nez comme un croisement me guettant sur le chemin de la vie. Rien n'était aussi simple que je le voulais, ni aussi certain. Mais là-haut dans les collines, j'espérais que j'en aurais l'impression.

C'était le mardi 17 juillet 1990. Une date mémorable, mémorable et fort commentée. Une journée de chaleur écrasante et de soleil implacable déclinant dans un crépuscule de langueur suffocante. Une journée de marche solide et de sérieuse réflexion pour

moi, de sol dur sous mes semelles et d'azur au-dessus de ma tête. Contrairement à ce que j'espérais, je ne vis pas la moindre buse décrire des cercles dans les courants ascendants, même si, peut-être, après tout, il y avait quelque chose qui planait là-haut, hors de portée du regard, et qui voyait et savait vers quoi je me dirigeais.

J'étais monté à Knighton en train depuis Petersfield la veille, heureux d'être enfin loin et seul. Mon frère aîné, Hugh, était mort cinq semaines plus tôt d'une crise cardiaque, à l'âge de quarante-neuf ans. Cela avait été un choc, évidemment. Dououreux – surtout pour ma mère. Mais Hugh et moi n'avions jamais été ce que l'on peut qualifier de proches. Douze ans d'écart, c'était tout simplement trop, j'imagine. La seule fois où nous avons à peu près pu faire connaissance en tant que frères, c'était lorsque nous avons randonnée sur le Pennine Way ensemble à l'été 1973. Depuis sa mort, le souvenir de ces trois lointaines semaines dans les Northern Fells était devenu dans mon esprit une sorte de talisman d'une fraternité perdue. Mon expédition sur la frontière galloise était en partie un acte conscient de deuil, et en partie une quête des quelques rares plaisirs et occasions que la vie offrait alors.

Cependant, plus que tout, le voyage était destiné à m'éclaircir l'esprit et à décider de mon avenir. Ma sœur Jennifer et mes deux autres frères, Simon et Adrian, travaillaient tous dans l'affaire familiale, Timariot & Small, dont Hugh était le directeur. À cet égard – comme à bien d'autres –, j'étais le mouton noir. J'avais coutume de prétendre que ma carrière à la Commission européenne à Bruxelles m'accordait

l'immunité vis-à-vis de leurs préoccupations étroites et de leurs perpétuelles chamailleries. Et c'était le cas. Outre une sécurité absolue et une relative prospérité. J'y avais eu droit pendant douze ans et je pouvais en espérer au moins vingt de plus. Suivis d'une retraite anticipée et d'une pension indexée. Oh, oui, la vie d'un eurocrate présente d'indubitables avantages.

Mais elle présente aussi d'inévitables inconvénients. Qui avaient commencé à me peser ces derniers temps. Le Berlaymont, une montagne de verre et de béton en forme de X où je travaillais dans un bureau exigü ou un autre depuis mon arrivée à Bruxelles, était devenu encore plus oppressant dans mon imagination qu'il n'était en réalité. Il a été fermé depuis, à la suite de la découverte de poussière d'amiante cancérogène dans ses moindres recoins. Aussi, même si vous balayez de vos pieds la poussière du Berlaymont, il se peut qu'elle reste dans vos poumons et attende patiemment – durant des dizaines d'années, disent les experts – de réclamer son dû. Eh bien, je ne peux plus rien y faire à présent. Et à l'époque, ce n'était pas quelque chose d'aussi tangible que l'amiante qui me suffoquait. C'était la connaissance de tous les kilomètres de couloirs que j'arpentais docilement, de tous les hectares de mémos que je paraphais solennellement, des tonnes de gravité institutionnelle que je participais modestement à charrier – et continuerais à porter, année après année, jusqu'à ce que survienne la fin du monde, la retraite ou l'amiante.

Je l'aurais fait, bien sûr. J'aurais continué, faute d'une autre route, en devenant plus cynique et désabusé avec les années, en devenant de plus en plus

semblable à mes collègues harassés à la cinquantaine, rêvant des bungalows dans le Surrey et des journées au golf qui les attendaient. Il était déjà trop tard pour éviter de partager leur destinée. C'était, comme je m'en apercevais parfois dans la lugubre nuit bruxelloise, déjà fini pour moi.

Seulement, c'est là que Hugh mourut. Et qu'après tout, ce ne fut plus forcément fini pour moi. Je n'éprouve aucun plaisir à dire cela. Dieu sait que j'aurais préféré que cela ne lui arrive pas. Mais ma vie fut chamboulée du jour où il succomba à son exténuante charge de travail et s'effondra lentement sur le sol de son bureau peu après 21 heures un soir de juin 1990. Jamais je n'aurais pu imaginer à quoi sa mort allait me conduire. Et peut-être cela valait-il mieux. Je me serais de nouveau enfui vers mon existence morne mais sans risques à Bruxelles si j'en avais su la moitié. C'est certain. Cependant, malgré tout ce qui s'est passé, je suis heureux de n'en avoir rien fait. Je suis heureux d'avoir suivi cette route.

Au début, cela parut comme un violent coup de tonnerre dans le ciel bleu, un cruel rappel que moi aussi je mourrais un jour. Mais les signes étaient là aux obsèques, dans la tension qui n'était pas que du chagrin. Pendant quinze ans, Hugh avait été Timariot & Small, la soutenant autant par son énergie et son engagement qu'en cultivant son avantage commercial. Maintenant, il n'était plus là. Et il ne s'agissait pas simplement de savoir qui allait le remplacer, mais si l'entreprise pouvait survivre privée de sa main sur le gouvernail. Même au crématorium, Simon et Adrian se jaugeaient du regard en prévision du duel à venir,

pendant que Reg Chignell, le directeur de la production, les lorgnait tous les deux en se demandant clairement s'il y en avait un à la hauteur de la tâche.

Oncle Larry était sorti de sa retraite pour présider temporairement le conseil d'administration. Ce furent lui et ma mère qui me firent le lendemain des obsèques une suggestion que je ruminais encore un mois après lorsque je me mis en route pour Knighton. Bien que notre benjamin, c'était Adrian qui avait travaillé le plus longtemps dans l'entreprise. Il avait également deux fils, soit deux de plus que nous tous réunis, ce qui, selon la logique surannée de mon oncle, en faisait un gardien honorable de la tradition familiale. En outre, en vertu de quelques parts réservées dans un trust pour l'aîné de ces fils, Adrian avait plus de poids dans les votes que Simon, Jennifer ou moi. Le poste de directeur était fait pour lui, expliquèrent-ils. Avec le soutien de la veuve de Hugh, Bella, qui avait hérité de ses parts, ils se proposaient d'offrir le poste à Adrian. Toutefois, ils prévoyaient des frictions entre Simon et lui. Enfin, il n'y avait pas besoin d'être médium pour voir cela. Ce qu'il fallait, c'était une influence apaisante, quelqu'un qui succède à Adrian comme directeur des opérations et apporte dans les délibérations du conseil le calme bon sens d'un économiste de formation. Ce qu'il fallait, en bref, c'était moi.

Leur thèse n'était pas, en toute franchise, bien solide. J'avais travaillé dans l'usine durant les vacances universitaires et dans les bureaux pendant les quelque dix-huit mois qu'avait pris la Commission européenne pour décider qu'elle avait besoin de moi. Mais tout cela avait eu lieu il y a bien longtemps et ma formation

d'économiste n'était que prétexte. Ce que ma mère voulait en réalité, c'était me faire revenir au bercail et me voir installé à Petersfield, idéalement avec une femme et des enfants, avant sa mort. Oncle Larry était plus que disposé à suivre le mouvement. Et j'étais tenté d'en faire autant – pour des raisons qui ne regardent que moi.

Je ne leur confiai pas que j'avais spécialement hâte de quitter Bruxelles, évidemment. Je ne voulais pas – en particulier mes frères ou ma sœur – qu'ils pensent qu'ils me rendraient un service supérieur à la faveur que je leur accordais. Je m'efforçai de laisser entendre que pour le bien de la famille, j'étais peut-être disposé à renoncer à ma lucrative carrière – si les conditions étaient convenables. Mais c'est là que le bât blessait, comme l'assuraient ingénieusement les termes du contrat de la Commission. Jamais les conditions ne seraient suffisantes. Frustré ou pas, en tant que *fonctionnaire*^{*1}, je n'avais pas grand-chose à faire. Chez Timariot & Small, j'allais tirer la langue.

Ensuite, il y avait l'avenir de l'entreprise à prendre en compte. Je n'étais pas absolument certain qu'elle en avait un. Un passé, oui. En 1836, mon arrière-grand-père Joseph Timariot s'était associé avec John Small pour fabriquer des battes de cricket dans un modeste atelier de Sheep Street, à Petersfield. En changeant seulement une fois de locaux – pour s'installer dans l'usine actuelle de Frenchman's Road –, l'affaire avait grossi pour devenir quelque chose comme la troisième

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (N.d.T.)

plus importante manufacture de battes de cricket du pays. Mais c'était loin d'en faire un General Motors. Elle employait une cinquantaine de personnes dans une ville commerçante de taille moyenne du Hampshire, en utilisant des méthodes désuètes pour fabriquer à la main un produit dans l'unique branche de l'industrie du sport où l'Extrême-Orient n'avait pas encore rattrapé les traditions anglaises. Le passé, elle le possédait fièrement, sous la forme de médailles et de certificats fanés de l'Exposition universelle, de lettres de félicitations aux bords jaunis provenant de joueurs de cricket édouardiens, de l'air chargé de sciure de l'atelier où mon père avait suivi les traces de son père et de son grand-père. Mais l'avenir ? Avait-il en réserve une place pour des Timariot & Small ?

La famille Timariot courait, à mes yeux, le risque de mettre tous ses œufs dans le même panier, très ancien et de plus en plus fragile. Je ne crois pas que mon père avait jamais imaginé que ses cinq enfants travailleraient tous pour l'entreprise. Jusqu'à sa retraite, Hugh avait été le seul. Puis Adrian était entré dans l'entreprise, à peine ses études achevées. L'oncle Larry avait pris sa retraite quelques années plus tard et sa place de directeur financier avait été reprise par Jennifer, qui jusque-là avait travaillé en qualité de comptable pour une chaîne de supermarchés. Quand mon père était mort, Hugh était devenu président de fait comme de nom et avait promptement nommé Simon directeur du marketing, le sauvant ainsi des longues et peu glorieuses affres d'une carrière de commercial en photocopieuses. Ce qui ne laissait plus que moi à l'extérieur.

Où le bon sens suggérait que je reste. Mais la proposition de devenir directeur avait été faite. Et, débordant de générosité après avoir été promu à la place d'honneur, Adrian fut heureux de la confirmer. Me voyant, je le soupçonne, comme une sorte de contre-feu au pouvoir d'Adrian, Simon et Jennifer me supplièrent d'accepter. Je retournai à Bruxelles en promettant de leur faire part de ma décision durant les quinze jours de congé que j'avais réservés à la fin de juillet.

Donc, dans un sens, c'était le Rubicon plus que le Severn qui m'attendait au bout de la levée d'Offa. Mais c'est tout sauf accablé par les soucis que je sortis du George & Dragon de Knighton de bonne heure en ce mardi matin. Je jetai un coup d'œil à l'horloge du clocher, puis je descendis Broad Street en direction de la levée. Mon sac à dos était plein, mais assez curieusement, mes épaules me paraissaient aussi légères que si elles venaient d'être déchargées d'un lourd fardeau. Pendant six jours, j'étais libre, injoignable, hors d'atteinte, loin. Pendant six jours, j'étais face à moi-même.

Je marchai vers le sud par les collines d'East Radnor alors que le soleil ardent montait dans le ciel, alternant crêtes sans la moindre ombre et profondes vallées boisées. En début d'après-midi, j'aurais pu voir Hergest Ridge devant moi si j'avais pris la peine de regarder ma carte et le distinguer dans la brume de chaleur. Mais ce ne fut qu'un repère parmi tant d'autres sur le moment. Juste un nom et un endroit.

Je passai l'heure et demie la plus chaude de la journée dans un pub à l'écart du chemin, puis je pressai le pas vers la ville suivante sur la levée d'Offa : Kington.

Elle attendait au-dessous de moi alors que je contour-
nais le flanc est de Bradnor Hill : un amas compact de
maisons à toits d'ardoises sommeillant dans le soleil,
avec les Black Mountains en arrière-plan. C'était une
vision assoupie de l'Angleterre rurale, teintée d'un
pittoresque soupçon de sauvage pays de Galles.

Ma destination de la soirée était Gladestry, un vil-
lage à environ cinq kilomètres de Kington, où j'avais
réservé une chambre au Royal Oak Inn. Le chemin le
long de Hergest Ridge étant qualifié d'agréable dans
mon guide, j'avais décidé de le remettre à la fraîche. Je
consacrai la fin de l'après-midi à Kington à flâner au
hasard des boutiques jusqu'à ce que les pubs ouvrent
et que je puisse étancher ma soif. À une table dans un
coin du Swan Inn, j'écoutai avec bonne humeur les
ragots du coin tout en essayant de mener la réflexion
que ma semaine dans les collines était censée faciliter.
Je renonçai au prétexte qu'il me restait encore cinq
jours pour ce genre d'activité et préfèrai rédiger une
carte postale destinée à ma mère. Cette vue marron-
nasse du marché de Kington prise vers les années 1960
était l'unique représentation de la ville que j'avais pu
trouver dans les présentoirs des magasins. Je la dépo-
sai dans une boîte aux lettres alors que je regagnais le
sentier de randonnée.

L'ascension vers Hergest Ridge se faisait par
Ridgebourne Road, une étroite allée goudronnée qui
se dégradait pour devenir un chemin caillouteux après
avoir dépassé quelques maisons. Je m'y mis peu après
19 heures. La montée était rude, mais régulière. Des
mousses se massaient entre les fougères de chaque
côté, et les chauds rayons du soleil filtraient entre les

feuillages. C'était – c'est ce que j'aurais dit, m'eût-on posé la question – une parfaite soirée d'été.

Une grille à cinq barreaux séparait la fin du chemin de la vaste lande au sommet. À droite de la grille, une voiture était garée sous les arbres. C'était un cabriolet Mercedes blanc du début des années 1990, récemment lavé et encore étincelant. J'y jetai un coup d'œil approbateur – et même envieux – au passage, pensant à la petite boîte de conserve sur roues avec laquelle je parcourais Bruxelles. Certains, songeai-je, avaient vraiment de la chance.

Je franchis la grille et débouchai sur la crête : une vaste étendue bombée couverte d'herbe et d'ajoncs, le panorama s'ouvrant sur le nord à mesure que je prenais de la hauteur. Des moutons bêlaient partout, s'enfuyant parfois quand j'arrivais sur eux à l'improviste. Je croisai deux randonneurs à l'air las qui allaient vers Kington et hochèrent la tête en signe de camaraderie en voyant mon sac à dos. Sinon, mon attention était tournée vers l'horizon de collines et de forêts que baignait la lumière du soleil à son déclin. Si les matins amènent des attentes, les soirs, je suppose, sont naturellement paisibles. Et en effet, je sentais quelque chose de très proche de la paix descendre sur moi alors que je contemplais la splendeur d'une partie de mon pays natal. Retourner au Berlaymont après cela, me rendis-je compte, allait être comme retrouver la prison.

Ce dut être à mi-chemin sur la crête que je m'arrêtai simplement pour contempler pendant quelques minutes le vaste espace de verdure qui s'étendait devant moi. Avec un soupir, je secouai la tête et déclarai à voix haute, sans raison particulière :

— Quel paradis !

Et une voix derrière moi répondit :

— Oui, n'est-ce pas ?

Je sursautai et me retournai. À quelques mètres, une femme était assise sur une pierre plate au pied d'un cairn effondré. Elle souriait, bien qu'il fût impossible à cause de ses lunettes noires de savoir si ce sourire m'était adressé ou au paysage. Ses cheveux blonds tombant sur ses épaules étaient dorés dans le soleil, même s'il y avait peut-être aussi quelques fils d'argent. Elle portait un chemisier blanc et un pantalon en toile beige laissant voir ses minces chevilles au-dessus de ses mocassins. Son sourire était enjôleur, presque gamin, mais j'eus tout d'abord l'impression d'une femme à qui l'âge avait réussi, d'une femme qui avait peut-être été jolie, mais qui désormais était belle.

— Pardonnez-moi si je vous ai surpris, continuait-elle d'une voix douce et légèrement rauque.

— Non, non. Ce... ce n'est pas grave. J'étais...

— Perdu dans vos pensées ?

— Eh bien... (Je souris à mon tour.) On pourrait dire cela, oui.

— C'est l'endroit idéal. Je comprends très bien. (Bizarrement, j'eus la sensation que c'était vrai. Je sentis qu'elle comprenait tout à fait sans avoir besoin qu'on lui dise. Elle ôta ses lunettes et regarda derrière moi.) Tout est si... si limpide. Vous ne trouvez pas ?

— Vous... vous venez souvent ici ? demandai-je, accablé par la sottise de ma question.

— Pas aussi souvent que je le voudrais. Mais cela pourrait bien changer. Et vous ?

— C'est la première fois. J'habite... très loin d'ici. (Songeant à Bruxelles, j'ajoutai :) Mais cela pourrait bien changer aussi.

— Vraiment ?

— Nous verrons, éludai-je.

— Vous faites la levée d'Offa ?

— En partie.

Je rejoignis le cairn, posai mon autre sac à terre et m'assis sur un rocher à côté d'elle. Elle se retourna vers moi, son sourire se fondant en un regard pensif et aimablement scrutateur. De plus près, ma première impression était confirmée. Elle était plus âgée que moi, la quarantaine, peut-être, mais plus jeune d'esprit. Il y avait chez elle quelque chose de gracieux, de capricieux aussi, d'élégamment imprévisible. Elle avait un visage que l'on remarque dans une salle bondée, une voix à laquelle on doit tendre l'oreille, le calme air de mystère que l'on brûle de respirer.

Je jetai un coup d'œil à sa main gauche posée sur son genou. Elle ne portait pas d'alliance. Mais il y avait une mince ligne de peau pâle là où il y en avait eu une encore récemment. Un tressaillement de ses yeux gris-bleu me fit comprendre qu'elle savait que j'avais remarqué. Mais elle ne retira pas sa main. Je toussotai pour dissimuler ma gêne et demandai :

— Elle est à vous, la Mercedes garée au bout du chemin ?

— Oui, rit-elle. Pitoyable, n'est-ce pas ? Que ce soit si évident, je veux dire.

— C'était la seule voiture là-bas. Je...

— Pouvons-nous vraiment changer quoi que ce soit, à votre avis ? (Son intonation s'était soudain faite

pressante. Sa main se crispa sur son genou.) Pouvons-nous cesser d'être ce que nous sommes et devenir autre chose ?

— Oui, dis-je, décontenancé par sa véhémence. Certainement. Si nous le voulons.

— Vous pensez que c'est aussi simple que cela ?

— Je pense que c'est simple, oui. Mais pas facile. Je pense que le vrai problème est...

J'hésitai. Nous étions en train de parler de nos existences respectives sans savoir de quoi était faite celle de l'autre. Cela ne tenait pas debout. Et pourtant, si, apparemment.

— Quel est le vrai problème ?

— Savoir ce que nous voulons.

— Décider, vous voulez dire ?

— Si vous voulez.

— Mais une fois que nous avons décidé ?

— Ensuite... ce n'est toujours pas facile. Mais au moins, c'est possible.

— Vous croyez cela ?

Elle me fixait avec attention, comme si ce que je disais – comme si mon choix précis de mots – pouvait vraiment changer quelque chose. L'espace d'un instant, je fus convaincu qu'elle me demandait de décider pour elle. Quoi, je l'ignorais et ne souhaitais pas le savoir. La liberté de choisir un avenir comptait davantage que nos passés respectifs. Cette liberté était ce qu'elle me pressait tacitement d'affirmer. C'est donc ce que je fis – pour moi autant que pour elle.

— Je le crois, dis-je avec une tranquille certitude.

Elle hocha la tête avec satisfaction et jeta un coup d'œil à sa montre, puis à moi.

— Où allez-vous ?

— À Gladestry.

— Alors, je devrais vous laisser continuer.

— Je ne suis pas pressé. Mais peut-être que vous...

Elle eut un rire léger.

— Je ne suis pas pressée non plus. Mais je dois tout de même m'en aller. (Elle se leva en se penchant en avant. J'aperçus la dentelle d'un soutien-gorge – et un soupçon de chair – entre les boutons de son chemisier. Je me levai à mon tour et me rendis compte qu'elle était beaucoup plus petite que je ne l'avais pensé, beaucoup plus menue et vulnérable que ses yeux et sa voix ne le laissaient supposer.) Oui, je dois vraiment m'en aller, murmura-t-elle en scrutant l'horizon. (Elle se tourna vers moi avec un grand sourire.) Puis-je vous déposer à Gladestry ? Ou bien cela serait-il tricher ? Je sais combien vous êtes scrupuleux, vous autres randonneurs.

Je fus tenté de la contredire, de dire non, au contraire, me déposer à Gladestry – et peut-être prendre un verre au pub là-bas – me ferait plaisir. Mais je devinai qu'elle ne voulait pas que je réponde cela. Le charme d'un inconnu réside dans le fait qu'il ne devient jamais autre chose.

— Je vais y aller à pied, merci.

— Au revoir, alors, dit-elle. Et bon courage.

Je lui adressai un sourire narquois, songeant qu'elle doutait avec humour de mes capacités de randonneur.

— Vous pensez qu'il m'en faudra pour rejoindre Chepstow ?

Elle rougit légèrement et secoua la tête.

— Pardonnez-moi. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Ce n'est pas grave. Il m'en faudra probablement. Bon courage à vous aussi.

— Merci.

Je lui serrai la main, un fugace contact entre paumes et doigts. Elle m'adressa le même sourire éblouissant avec lequel elle m'avait accueilli avant de tourner les talons et de descendre le large chemin herbeux vers Kington. Je la suivis du regard pendant une minute, puis, craignant qu'elle se retourne et me surprenne en train de la contempler douloureusement, je tournai moi aussi les talons, hissai mon sac sur mes épaules et repris ma route. Ce faisant, je jetai un coup d'œil à ma montre et notai l'heure. Il était tout juste 20 h 15. Elle était toujours visible à ce moment-là. L'avenir était encore récupérable. Mais quand je m'arrêtai à nouveau pour me retourner, près du sommet de la crête, elle avait disparu. Et l'avenir avait pris sa forme invisible.

J'atteignis Gladestry au crépuscule. C'était un groupe de maisonnettes en pierre au bord d'un ruisseau asséché, avec son église, son école, sa poste et son pub. Je m'attardai suffisamment au bar du Royal Oak pour prendre un copieux dîner. Je montai ensuite rejoindre mon matelas de plume et dormis du sommeil de plomb des randonneurs. De bonne heure le lendemain matin, je me mis en route pour Hay-on-Wye.

Ce jour-là et les quatre suivants se coulèrent dans un enchaînement de départs rapides, étapes de mi-journée pour éviter la chaleur et arrivées en soirée dans des auberges confortables. Le paysage passa de la grandeur lugubre des Black Mountains aux

apaisantes beautés de la vallée de la Wye. À un niveau conscient, je songeais à fort peu de choses en dehors de kilométrages et de références cartographiques. Au niveau subconscient, en revanche, mon esprit s'endurcissait contre le retour à la vie que j'avais menée à Bruxelles. Je devrais y retourner, bien sûr, ne fût-ce que pour démissionner, mais je ne pourrais jamais y rentrer véritablement.

Quelque part, derrière moi sur ce chemin, un pont avait été définitivement coupé. Si j'avais dû préciser où, j'aurais choisi Hergest Ridge. La femme que j'avais croisée ce premier soir ne s'effaçait pas de ma mémoire. Au contraire, ma rencontre avec elle semblait prendre de plus en plus de sens à mesure que j'avançais. Moins à cause des paroles que nous avons échangées que du soupçon qu'en la laissant partir si facilement j'avais laissé filer une occasion – sexuelle, psychologique – absolument magique. Je ne connaissais ni son nom ni son adresse. J'ignorais tout d'elle. Et désormais je ne le saurais jamais. C'était une pensée mélancolique soulignée par la solitude. Pourtant, elle renforça ma résolution. Quoi qu'il arrive, je ne retournerais pas à l'existence que j'avais laissée derrière moi.

Durant ces six jours sur la levée d'Offa, je fus en effet isolé du monde extérieur. Je ne lus aucun journal, ne regardai pas la télévision, n'écoutai pas la radio. Ma conversation se limitait aux échanges insignifiants avec les tenanciers de pub, commerçants et autres randonneurs. Je suppose que c'était un peu comme une retraite d'une semaine dans un monastère. En tant que source de rafraîchissement, cela valait le

plus exquis des paysages. Être injoignable finit par apparaître comme une situation déraisonnablement agréable. Je n'avais pas envie qu'elle cesse. Mais il le fallait, bien sûr. Chaque voyage a sa destination. Et la mienne était le monde réel.

Au soleil couchant le dimanche 22 juillet, j'étais sur les Sedbury Cliffs, tout au bout de la levée d'Offa, et je contemplais de l'autre côté de l'estuaire de la Severn le pont suspendu de l'autoroute, grouillant d'automobilistes qui se hâtaient de regagner Londres pour retrouver les tracas de la semaine de travail à venir. Je me rappelle avoir pensé sur le moment combien leur hâte était vaine. Avec le recul de mes six jours de marche, leur fébrilité de fourmis m'apparaissait d'une prodigieuse futilité. Je me sentis momentanément supérieur à tous ces gens, détaché de leurs sordides préoccupations et doué d'une connaissance qu'ils étaient loin de pouvoir imaginer. Ce qui était une ironie du sort, car la plupart savaient probablement déjà. Avaient su, en tout cas, même s'ils avaient ensuite oublié. Ce que je n'avais pas encore découvert, mais n'allais pas tarder à apprendre.

Je passai la nuit à Chepstow, au George Hotel, et partis tard le lendemain matin après m'être offert une grasse matinée et avoir prolongé mon petit déjeuner. Le retour en train à Petersfield prit du temps, n'étant pas direct, mais je ne peux pas dire que cela m'ennuya beaucoup, puisque je sommeillai dans les voitures chauffées au soleil des différents trains qui me brinquebalèrent dans les Galles du Sud et le Wessex.

Maintenant que j'avais arrêté ma décision, je n'étais plus du tout pressé.

Quand mon père avait pris sa retraite de Timariot & Small, ma mère et lui avaient vendu la maison de Petersfield où j'étais né et en avaient acheté une plus petite dans le village voisin de Steep. C'était là que j'allais ce jour-là : une construction des années 1930 en tuiles et briques juchée sur un terrain en pente près des contreforts de Stoner Hill, que l'on pouvait sans peine prendre pour un cottage ancien grâce à ses festons de glycines, ses plaques de lichen et un jardin où des fleurs poussaient à profusion. Son nom – Greenhayes – était effectivement ancien, ayant été celui d'une demeure démolie dont les pierres avaient survécu dans une rocaille. Le célèbre poète de Steep, Edward Thomas, est censé avoir mentionné Greenhayes dans l'une de ses œuvres en prose, même si je ne me suis jamais donné la peine de la rechercher et ignore donc ce qu'il a fait de l'originale. Quant à sa descendante, elle avait fière allure en cette fin d'après-midi lorsque je descendis du taxi. Mais je n'oubliais jamais les brouillards qui déferlaient des combes en hiver et stagnaient des jours entiers, abrégeant, j'en étais certain, la vie de mon père. Pour moi, l'accueil que me réservait Greenhayes était toujours à double tranchant.

Ma mère, en revanche, adorait la maison. Elle l'avait remplie à ras bord du mobilier dépareillé et du bric-à-brac de la demeure familiale et était devenue une jardinière encore plus démoniaque à mesure que passaient ses années de veuvage. Elle avait aussi acquis un petit bâtard terrier glapissant, Brillo (ainsi baptisé

en raison de sa forte ressemblance avec le tampon à récurer de cette marque), qui rendait inutile la sonnette. Comme d'habitude, il l'alerta de mon arrivée alors que je soulevais à peine le loquet de la grille.

— Qui est-ce, Brillo ? cria-t-elle, alors qu'il flairait en grondant la terre étrangère sur mes chaussures de randonnée. (Elle émergea de derrière la maison avec ses gants en caoutchouc, encore haletante après une séance frénétique de désherbage. Elle portait sa tenue de jardinage, robe fanée et chaussures éculées, tête nue, alors que je lui avais offert deux anniversaires auparavant le chapeau de paille qu'elle prétendait désirer. Il était resté dans un sac de supermarché au-dessus de son armoire et j'avais cessé de demander pourquoi elle ne le mettait jamais.) Oh, c'est Robin. Quel plaisir de te voir de retour, mon chéri, dit-elle en s'avançant pour me serrer dans des effluves de fleurs de sureau. Agréable promenade ?

— Très bonne, merci.

Et c'est ainsi que cent trente kilomètres de levée d'Offa furent en quelque sorte relégués au rang de promenade sur l'allée du jardin.

— Tu arrives pile à l'heure pour le thé.

— C'est bien ce qu'il me semblait.

— Et tu en as bien besoin, à ce que je vois. (Elle recula pour me toiser et fronça les sourcils :) Tu deviens trop maigre, mon chéri. Vraiment. (En réalité, c'était elle et non moi qui maigrissait avec les années. Mais n'importe lequel de ses rejetons qui ne faisait pas au moins douze kilos de trop était à ses yeux anorexique.) Nous allons devoir le gaver, n'est-ce pas, Brillo ?

Brillo aboya en guise de réponse ce qu'elle prit pour une approbation et qui n'était qu'une réaction automatique à toute allusion à la nourriture.

Je la suivis dans la maison, l'écoutant à peine me décrire les difficultés qu'elle avait avec ses haricots d'Espagne à cause de la chaleur. Si je ne disais rien, songeai-je, quand allait-elle me demander quelle décision j'avais prise à propos de l'entreprise? Au moment où elle me proposerait une troisième tasse de thé et une deuxième tranche de gâteau – ou avant?

Je déposai mon sac à dos au pied de l'escalier, retirai mes chaussures et entrai dans le salon. Sur le manteau de la cheminée, dressée entre les photos encadrées de deux des enfants d'Adrian, était posée ma carte postale de Kington. Mais des deux autres que je lui avais envoyées – une de Hay-on-Wye et l'autre de Monmouth – il n'y avait nulle trace.

— Seulement une carte pour l'instant, Mère? criai-je en direction de la cuisine, d'où me parvenait un bruit de couverts et le frémissement de la bouilloire.

— Quoi, mon chéri?

— *Il y a deux autres cartes en route.*

— Des cartes? (Elle se précipita avec un napperon pour la table basse et s'arrêta à côté de moi.) Elle est là, regarde. Juste sous ton nez.

Elle hocha la tête vers le cliché flou de la halle du marché de Kington.

— Oui, mais...

— Ce qui me fait penser que Simon est venu déjeuner hier. Il a regardé cette carte et a dit que c'était une sacrée coïncidence.

— Une coïncidence?

— Il a dit qu'il fallait que je te demande si tu avais vu quoi que ce soit. La police. Des équipes de télévision. Des journalistes. Je suppose que tout le coin devait grouiller de monde.

— Pardon ?

— Kington. Là d'où tu as envoyé la carte, dit-elle en la prenant d'un geste vif et en déchiffrant le cachet. Le 18. Quand était-ce ?

— Mercredi. Mais c'était mardi quand je...

— Mercredi ! Eh bien, voilà. C'est le jour où c'est passé aux nouvelles.

— Quoi donc ?

— Les deux personnes qui ont été assassinées. Tu as dû en entendre parler. Ils ont arrêté quelqu'un depuis, d'après les journaux. Tu n'as pas vu ceux d'aujourd'hui ?

— Non. Ni aucun de...

La bouilloire se mit à siffler.

— Ils sont là, près de mon fauteuil.

Elle désigna vaguement les restes froissés de son *Daily Telegraph* et s'éloigna précipitamment. Intrigué, je pris le journal et en lus la une. Un titre sur une colonne en bas de page attira mon attention : « Meurtres de Kington : un homme appréhendé ». *Les policiers chargés du violent double meurtre de la semaine dernière à Kington ont confirmé hier qu'un homme avait permis à l'enquête de progresser. Ils n'ont pas indiqué si une inculpation était imminente, mais la population encore sous le choc de cette petite bourgade en bordure du pays de Galles espère que cela mettra rapidement fin à la traque du ou des individus responsables d'avoir étranglé l'artiste mondialement connu*

Oscar Bantock, et violé et étranglé une femme identifiée depuis comme Louise Paxton, épouse du médecin de la famille royale et de l'aristocratie, Sir Keith Paxton, au domicile de Mr. Bantock à Kington le soir du 17 juillet. L'homme, dont l'identité n'a pas été communiquée, a été arrêté à Londres hier après-midi et emmené au siège de la police de Worcester pour y être interrogé. Selon un porte-parole du CID de Ouest-Mercie, il est peu probable que...

Le soir du 17 juillet, j'avais quitté Kington à 19 heures et suivi Hergest Ridge en direction de Gladestry. Et en chemin, j'avais rencontré... Il n'y avait aucune raison qu'il y ait un rapport. Il y avait quantité de raisons, en fait, pour qu'il n'y en ait aucun. Mais mes mains tremblaient encore quand je sortis du buffet le journal du jour précédent. C'était celui du dimanche et il contenait donc probablement un article sur l'affaire. Je m'agenouillai par terre et commençai à tourner les pages. Puis je m'arrêtai. Son visage me regardait sur une photographie en noir et blanc, comme elle avait peu auparavant contemplé un horizon frangé d'or au couchant. Et la légende au-dessous disait : *La victime du viol et du meurtre, Louise Paxton*. Je l'avais laissée partir ce soir-là – et aller au-devant de sa mort.